Cahiers de Recherches en Sciences du Langage | Vol: 4 - N°2 / Novembre 2026) | pp:31.-53

L'intertextualité comme technique argumentative dans le discours politique de Marien Ngouabi
Intertextuality as an Argumentative Technique in the Political Discourse of Marien Ngouabi

Elongo Arsène[1]

[1]Université Marien Ngouabi (Congo), arsene.elongo@umng.cg

Date de réception : 15/08/2026 **Date d'acceptation :** 27/08/2026 **Date de publication :** 11/11/2026

Résumé :

Cet article analyse l'intertextualité comme technique argumentative dans le discours politique de Marien Ngouabi, président de la République populaire du Congo (1969-1977). Il établit une typologie fonctionnelle des citations d'autorité mobilisées dans ses discours, précisant pour chaque régime intertextuel sa fonction argumentative explicite ainsi que les présupposés et sous-entendus qu'il véhicule implicitement. L'étude s'appuie sur un relevé qualitatif exhaustif des citations et références présentes dans Vers la construction d'une société socialiste en Afrique (1975), articulant rhétorique argumentative (Aristote, Perelman et Olbrechts-Tyteca), théorie de l'intertextualité (Kristeva, Genette, Bakhtine, Compagnon) et linguistique de l'implicite (Ducrot, Kerbrat-Orecchioni, Grice). Elle distingue six régimes intertextuels — citation fondatrice marxiste-léniniste, référence ambivalente à Mao, autorité tierce, évocation des martyrs, citation retournée et autocitation — et montre que Marx et Lénine concentrent près de 80 % des occurrences. L'intertextualité y apparaît non comme un ornement érudit, mais comme un instrument de légitimation du pouvoir et de contrôle doctrinal.

Mots-clés : Intertextualité ; Argumentation ; Marxisme-léninisme ; Citation d'autorité ; Polyphonie énonciative.

Abstract :

This article analyzes intertextuality as an argumentative technique in the political discourse of Marien Ngouabi, president of the People's Republic of the Congo (1969-1977). It establishes a functional typology of the citations of authority mobilized in his speeches, specifying for each intertextual regime its explicit argumentative function as well as the presuppositions and implicatures it conveys implicitly. The study draws on an exhaustive qualitative survey of citations and references found in Vers la construction d'une société socialiste en Afrique (1975), combining argumentative rhetoric (Aristotle, Perelman and Olbrechts-Tyteca), intertextuality theory (Kristeva, Genette, Bakhtin, Compagnon), and the linguistics of the implicit (Ducrot, Kerbrat-Orecchioni, Grice). It distinguishes six intertextual regimes — founding Marxist-Leninist citation, ambivalent reference to Mao, third-party authority, evocation of martyrs, citation turned against the adversary, and self-citation — and shows that Marx and Lenin account for nearly 80% of the occurrences. Intertextuality thus appears not as scholarly ornament, but as an instrument of power legitimation and doctrinal control.

Keywords: Intertextuality; Argumentation; Marxism-Leninism; Citation of authority; Enunciative polyphony.

JEL Classification Codes : Z11, Z13

Auteur correspondant(e): Arsène Elongo, **E-mail**: arsene.elongo@umng.cg

Introduction

Nous proposons d'analyser des discours révolutionnaires de Marien Ngouabi, une figure présidentielle de la République du Congo de 1968 à 1977. Ces discours prononcés pendant une période de 11 ans se construisent dans un dialogue constant, explicite ou implicite, avec les textes antérieurs dont il tire sa prétention. Ces textes fondateurs d'une doctrine, paroles de dirigeants, statuts d'un parti ou interventions d'un interlocuteur contemporain méritent d'être examinés dans l'analyse du discours. À cet égard, son livre, *Vers la construction d'une société socialiste en Afrique* (1975), constitue un terrain d'observation particulièrement dense, puisqu'il compte plus de 770 pages couvrant onze années de prise de parole publique (1963-1975). Pendant cette période, une unité de l'analyse du discours s'est formée, il s'agit de l'intertextualité argumentative et persuasive portant sur deux figures philosophiques : Marx et Lénine qui sont cités à de nombreuses reprises dans ses discours, de plus, Marien Ngouabi pratique une intertextualité reposant sur les citations directes, les paraphrases doctrinales, les évocations de martyrs et, plus rarement mais de manière significative, les citations retournées contre un adversaire politique.

Cette abondance intertextuelle ne relève pas seulement de la formation idéologique du Marien Ngouabi ; elle constitue, nous voudrions le montrer, une véritable technique argumentative et persuasive au sens de la rhétorique classique. Lorsque cette figure présidentielle et politique convoque une source textuelle d'un autre auteur, il l'utilise dans un contexte de persuasion, d'argumentation et de la recherche légitimée vers un public visé. L'enjeu dépasse ainsi le seul cas de Ngouabi, du fait que les discours révolutionnaires du XXe siècle- soviétiques, chinois, cubains ou africains- se présentent souvent moins comme des créations originales que comme des actualisations locales d'un texte fondateur supposé universel. Analyser concrètement ce processus dans un discours donné permet d'éclairer un mécanisme rhétorique dont la portée va bien au-delà du contexte discursif congolais.

Ce rappel permet de signaler que les études consacrées à ses discours politiques sont rares, parce que sa figure présidentielle s'est limitée à son hommage consacré à une glorification politique, institutionnelle et militante, puisque son nom est attribué à une institution universitaire, aux avenues des villes congolaises, aux hôpitaux et à une académie militaire. Cet avis des raretés des études sur lui est partagé par Théophile Obenga (2020, p.8), lorsqu'il fait cette observation : « Marien Ngouabi, il est encore beaucoup trop peu et trop beaucoup peu étudié : ses choix, ses pensées, ses écrits, et discours, son action, son dévouement ». Toutefois, nous signalons une étude historique de Roch Cyriaque Galebayi (2021) dans laquelle Marien Ngouabi est analysé comme figure majeure de l'histoire du Congo, décrit par les termes comme pouvoir, l'homme de défis et la trahison. Au regard de ce constat signalé, le présent article aborde l'intertextualité pour jeter un éclairage sur l'aspect rhétorique de ses discours, d'où la problématique de cet article se formule sur deux notions l'intertextualité et l'argumentation dans les discours de Marien Ngouabi. Ainsi, les questions sont formulées ainsi pour saisir l'intérêt d'une telle problématique : quelles formes prend l'intertextualité dans le discours politique de Marien Ngouabi, et quelle fonction argumentative chacune d'elles remplit-elle dans l'économie persuasive du discours ? Cette question en appelle une autre : la diversité des citations relevées traduit-elle un usage ponctuel et hétérogène, ou répond-elle à une organisation rhétorique systématique, adaptée au type de discours, à l'auditoire visé et au moment de l'énonciation ?

Nous avançons l'hypothèse suivante : chez Ngouabi, l'intertextualité ne se réduit ni à un ornement érudit ni à un simple effet de formation idéologique. Elle constitue une technique

argumentative structurée, organisée en régimes fonctionnels distincts — citation fondatrice, citation ambivalente, évocation de martyr, citation retournée, autocitation —, chacun associé à une finalité persuasive et à une scène d'énonciation particulière. Nous supposons en outre que cette répartition est en partie implicite : une part importante de l'autorité transférée par la citation agit par présupposition et sous-entendu, échappant ainsi à la contestation directe.

Sur cette base, l'article poursuit trois objectifs : établir un inventaire raisonné des principales formes d'intertextualité présentes dans le recueil de 1975 ; dégager, pour chacune, sa fonction argumentative dominante à partir de la rhétorique argumentative et de la théorie de l'énonciation ; enfin, mettre au jour la part d'implicite — présupposés et sous-entendus — que chaque régime mobilise sans l'exposer directement à la discussion.

Le plan suit cette progression. Après le cadre théorique et méthodologique (2), l'article présente un corpus typologique des intertextualités relevées (3), puis analyse six régimes fonctionnels : la citation fondatrice du canon marxiste-léniniste (4), la convocation ambivalente de Mao Zedong (5), l'évocation des martyrs révolutionnaires (6), l'autorité tierce au-delà du canon marxiste (7), la citation retournée contre l'adversaire (8) et l'autocitation (9). Les sections suivantes abordent la relation entre régime intertextuel et scène d'énonciation (10), les degrés d'intégration syntaxique de la citation (11), puis les présupposés et sous-entendus qu'elle mobilise (12). Une dernière section propose une lecture critique de l'argument d'autorité en politique, de Locke à Bentham, avant la conclusion.

Ce choix prolonge directement une étude antérieure du même corpus consacrée à la diplomatie ngouabienne, où l'intertextualité apparaissait déjà à travers un proverbe congolais, un adage latin ou une expression empruntée à un interlocuteur étranger. Le présent article isole et systématise cette dimension en la recentrant sur son foyer le plus dense : la référence au canon marxiste-léniniste et aux figures tutélaires du mouvement révolutionnaire mondial, qui irrigue l'ensemble du recueil de manière continue, contrairement aux citations diplomatiques plus occasionnelles.

Cet ancrage dans le canon marxiste-léniniste gagne à être mis en regard de la lecture socio-historique proposée par Roch Cyriaque Galebayi (2021), qui mobilise la théorie wébérienne de la domination charismatique pour restituer les conditions historiques et biographiques de l'émergence de Marien Ngouabi comme leader charismatique du Congo, ce pouvoir dont l'autorité, selon Max Weber, se définit par son caractère extraordinaire, situé « hors de la quotidienneté économique, sociale et politique » (Weber, cité par Galebayi, 2021, p. 99). Cette approche socio-historique éclaire, en amont, l'enjeu du présent article : si le charisme, au sens wébérien, désigne un pouvoir dont la légitimité échappe aux voies rationnelles-légales ou traditionnelles, encore faut-il comprendre par quels moyens discursifs concrets ce charisme se construit et s'entretient dans la parole publique elle-même. L'étude de l'intertextualité argumentative que nous proposons ici prolonge ainsi, sur un plan complémentaire, l'analyse de Galebayi : là où celui-ci restitue le contexte historique de l'émergence du leader charismatique, la présente étude identifie l'un des instruments rhétoriques par lesquels cette autorité se légitime et se stabilise dans le discours lui-même, à savoir le recours systématique à la citation d'autorité marxiste-léniniste.

1- Cadre théorique et méthodologique

La notion d'intertextualité, créée par Julia Kristeva (1969) après une lecture de Bakhtine, désigne avant tout, dans son sens le plus large, le fait que tout texte se construit comme une mosaïque de citations. Dans ce but, nous pensons que tout texte absorbe et transforme un autre texte (Kristeva,

1969, p. 85). Cette définition a été précisée par Gérard Genette (1982), lorsqu'il introduit le terme générique de transtextualité pour désigner plusieurs relations du texte entretenu avec d'autres textes. Dans une telle condition, cette notion désigne la présence d'un texte dans un autre, identifiable par les procédés comme citation, allusion ou plagiat. D'autres notions similaires sont : paratextualité, métatextualité, architextualité, hypertextualité, dérivation, parodie, transposition. Les données que nous étudions portent principalement sur l'intertextualité, dans le sens restreint que Genette en donne . Nous y trouvons des citations, avec ou sans marques typographiques, des allusions doctrinales et des évocations nominatives.

Cette approche purement textuelle reçoit deux apports complémentaires. Le premier est celui de Mikhaïl Bakhtine (1984). Sa notion de dialogisme montre comment chaque énoncé porte la trace d'énoncés antérieurs et anticipe la réponse d'un auditoire : citer Lénine ou Marx dans le discours de Ngouabi ne constitue jamais un geste purement documentaire ; cela consiste à faire entendre, à travers sa propre voix, une autre voix dont l'autorité renforce la sienne — ce que la théorie de la polyphonie énonciative, prolongée par Ducrot (1984), permet de formaliser en distinguant le locuteur empirique de l'instance à laquelle il prête. la parole citée. Le deuxième apport, qui concerne la rhétorique, provient d'Antoine Compagnon (1979). Dans La Seconde main, Antoine Compagnon propose une théorie de la citation comme un acte de prélèvement et de greffe. Selon Antoine Compagnon, citer consiste toujours à découper un fragment du contexte d'origine pour le placer dans un nouveau contexte. L'opération n'est jamais neutre et l'opération impose toujours une interprétation, même tacite, du texte-source.

Dans l'argumentation, nous utilisons enfin l'argument d'autorité, comme le définissent Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958/2008). L'argument d'autorité ne tire pas sa force de la logique interne, mais du prestige de la source à laquelle l'argument d'autorité se réfère. La Nouvelle Rhétorique indique que la force de cet argument dépend de l'accord préalable du public sur la valeur de l'autorité invoquée. Dans le cas de Ngouabi, cet accord se trouve facilement, car le public militant accepte déjà la référence marxiste-léniniste. Cette situation explique pourquoi certaines autorités, comme Mao, sont invoquées avec précaution, alors que Marx et Lénine ne le sont jamais. Charaudeau (2005) permet de relier cette dimension argumentative au contrat de communication politique. Convoquer une autorité doctrinale consiste aussi, et surtout, à construire la crédibilité du locuteur, en présentant le locuteur comme l'héritier légitime et le continuateur fidèle d'une pensée qui le dépasse.

Un dernier apport théorique met en lumière la particularité du corpus étudié : la notion de discours constituant, introduite par Dominique Maingueneau (2004) pour désigner les discours — religieux, philosophiques, politiques et révolutionnaires — qui cherchent leur légitimité non pas dans une source extérieure, mais dans un texte fondateur qu'ils considèrent comme la suite autorisée. Le discours marxiste-léniniste, dont Ngouabi appartient typiquement à la catégorie des relais africains. Ngouabi ne cite pas Marx et Lénine comme on cite un savant ordinaire, mais cite Marx et Lénine comme on cite un texte sacré. Le texte sacré sert plus à établir et à légitimer la parole que simplement informer. Cette approche montre pourquoi la fidélité citationnelle, dans le corpus, joue un rôle qui dépasse la simple preuve argumentative. La fidélité citationnelle devient, comme le montreront les sections suivantes, un critère d'appartenance et d'orthodoxie.

Un cinquième apport aide à comprendre pourquoi une partie de l'autorité ne nécessite pas d'être argumentée explicitement : la notion de doxa, comme le voit la rhétorique antique et comme Ruth Amossy (2000) la réutilise dans l'analyse du discours contemporain. La doxa désigne un ensemble d'opinions largement partagées — les endoxa d'Aristote — sur lequel un discours persuasif peut s'appuyer sans le démontrer, car l'auditoire adhère déjà à la doxa. À mon sens, Roland Barthes (1975) a proposé une lecture plus critique. Dans cette lecture, la doxa se présente comme « l'Opinion

publique, l'Esprit majoritaire, le Consensus », un instrument de pouvoir et aussi la base du consensus. Appliquée à notre corpus, la notion de doxa éclaire un point important. Pour l'auditoire militant auquel Ngouabi s'adresse, le canon marxiste-léniniste ne représente pas une source parmi d'autres à justifier à chaque fois. Le canon marxiste-léniniste constitue déjà une doxa, un ensemble de croyances partagées sur lequel le discours peut s'appuyer sans crainte de contestation. Le caractère doctrinaire de la référence marxiste-léniniste — contrairement au statut plus fragile de la référence à Mao Zedong — rend possible le niveau le plus élevé de la typologie formelle présentée plus loin : l'allusion totalement intégrée, qui ne signale plus la citation parce que la référence est considérée comme évidente.

Nous avons a constitué le corpus d'exemples en faisant un relevé complet de toutes les citations, paraphrases et allusions de noms que l'on trouve dans le recueil de 1975. Le chercheur a identifié chaque passage grâce aux noms propres cités (Marx, Engels, Lénine, Mao Zedong, Cabral, Camus, entre autres) et aux verbes qui introduisent le discours (disait, écrivait, affirmait, nous enseigne, citons). Le chercheur a vérifié chaque occurrence et noté la page où elle apparaît dans l'édition de 1975.

Dans notre premier repérage quantitatif, nous mesurons cet ensemble de références avant l'analyse qualitative. Ainsi, nous constatons que le nom de Marx apparaît 172 fois dans le recueil. Le nom de Lénine apparaît 30 fois, le nom d'Engels 5 fois, le nom de Mao Zedong 21 fois, bien plus que les autres autorités (Cabral, 4 occurrences ; Che Guevara, 6 occurrences, généralement mentionné simplement ; Ahmed Sékou Touré, 3 occurrences ; George Padmore et Albert Camus, 1 occurrence chacun). En effet, nous remarquons que cette hiérarchie quantitative correspond assez bien à la hiérarchie fonctionnelle des régimes intertextuels présentés ci-dessous : les autorités les plus citées sont aussi celles dont la fonction argumentative est la plus stable et la moins ambivalente.

Avant de commencer l'analyse, rappelons les limites de cette étude. Le corpus choisi provient d'un recueil publié par le régime, ce qui en fait un texte officiel. On ne sait pas à quel point il reflète fidèlement l'improvisation orale des discours réellement prononcés ou le travail de mise en forme d'un secrétariat de rédaction. À mon avis, cette réserve ne diminue pas l'importance de l'analyse. Que les citations soient exactement celles de Ngouabi ou le résultat d'un travail collectif, les citations gardent la même fonction argumentative dans le texte publié et diffusé sous l'autorité du président. — c'est cette fonction, non l'authenticité biographique de l'acte de citer, qui constitue l'objet du présent article.

2- Corpus : typologie des intertextualités relevées

Avant l'analyse détaillée de chaque régime intertextuel, il convient de présenter, sous forme de tableau synoptique, les principales occurrences relevées dans le corpus. Celles-ci sont classées selon le type d'intertextualité, la source convoquée, la page de référence et la fonction argumentative dominante que les sections suivantes analyseront. Sans prétendre à une exhaustivité absolue, ce tableau réunit les exemples les plus significatifs et représentatifs de chaque catégorie, tels qu'ils ressortent du relevé qualitatif précédemment décrit.

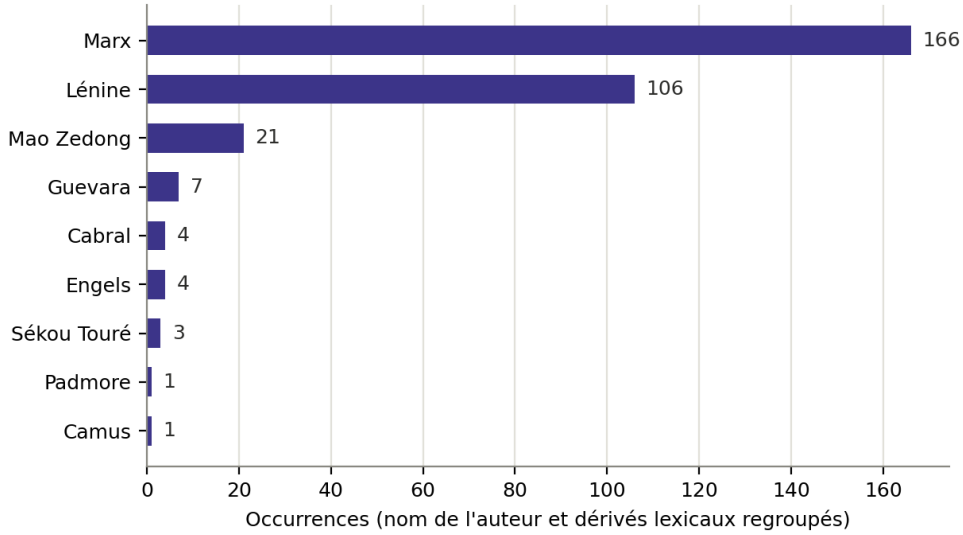
Table (1): Typologie des intertextualités et fonctions argumentatives dominantes.

Type	Source	Exemple	Fonction
Citation verbatim d'autorité fondatrice	Lénine	« le marxisme exige absolument que la question des formes de lutte soit	Caution doctrinale directe

Type	Source	Exemple	Fonction
		envisagée sous son aspect historique »(86)	
Citation verbatim d'autorité fondatrice	Marx	« Les philosophes n'ont qu'interprété le monde [...], il s'agit de le transformer »(p.240)	Sentence de clôture argumentative
Citation interro-négative	Lénine	« Lénine ne disait-il pas que "l'élément spontané [...]" ? »(p. 99)	Présupposition d'adhésion partagée
Fusion doctrinale des sources	Marx et Lénine	« la science de Marx et de Lénine »(p. 565, 700)	Unification de l'autorité citée
Citation ambivalente (autorité et repoussoir)	Mao Zedong	« Ce sont des colosses aux pieds d'argile, ce sont des tigres en papier »(p. 423)	Caution doctrinale positive
Citation ambivalente (autorité et repoussoir)	Mao Zedong (via Lin Piao)	« le camarade Mao trahi par Lin Piao »(p. 123)	Mise en garde par contre-exemple
Citation rituelle protocolaire	Mao Zedong	« en l'honneur et à la santé du Président Mao Tsé-toung »(p. 737, 739)	Courtoisie cérémonielle
Autorité tierce non marxiste	George Padmore	« Le soulèvement a embrasé plusieurs districts importants de l'A.E.F. » (p/78)	Témoignage historique
Évocation de martyr (sans citation textuelle)	Amílcar Cabral	« ce grand martyr de la libération africaine »(p. 680)	Pathos sacrificiel
Évocation de martyr (sans citation textuelle)	Che Guevara	« qui a mal lu Che Guevara »(p. 340)	Exemplarité révolutionnaire diffuse
Citation retournée contre l'adversaire	Albert Camus	« Entre la justice et ma mère, je préfère ma mère »(p. 315)	Disqualification par association
Reprise dialogique bienveillante	Hassan II	« la priorité des priorités »(p. 757)	Captation de bienveillance
Reprise dialogique bienveillante	OMS (interlocuteur)	« sa révolution sanitaire »(p. 766)	Captation de bienveillance
Autocitation (dédoublement énonciatif)	Ngouabi lui-même	« le Président du Comité Central écrivait *Pour un programme du P.C.T.* »(p. 213)	Autorité institutionnelle déléguée
Autocitation (texte collectif)	Statuts du P.C.T.	« Le fondement théorique [...] est le marxisme-léninisme »(p. 700-701)	Autorité normative interne
Référence collective anonyme		« les fondateurs du marxisme-léninisme [...] et bien d'autres »(p. 229)	Suggestion d'un large consensus

La lecture du tableau 1 confirme, avant même l'analyse qualitative détaillée, une hiérarchie que les sections suivantes chercheront à expliquer plutôt qu'à seulement constater : la citation verbatim d'autorité fondatrice domine numériquement l'ensemble du corpus intertextuel, tandis que les régimes les plus rhétoriquement sophistiqués — citation retournée, reprise dialogique, autocitation à dédoublement énonciatif - demeurent statistiquement marginaux mais concentrent, on le verra, l'essentiel de l'inventivité argumentative du discours. Cette hiérarchie se laisse mieux percevoir sous forme graphique que dans le seul tableau : la figure 1 reprend, en regroupant sous le nom de chaque auteur ses dérivés lexicaux (marxiste, marxisme et marxiste-léniniste sous « Marx » ; léniniste et léninisme sous « Lénine » ; maoïste sous « Mao Zedong »), l'ensemble des occurrences des auteurs cités dans le corpus. Elle donne à voir, d'un seul regard, l'écart considérable qui sépare le triptyque fondateur Marx-Lénine-Mao des autres autorités convoquées, dont l'usage, on l'a vu, relève de fonctions argumentatives tout aussi distinctes que marginales sur le plan quantitatif.

Figure (1): Occurrences des auteurs cités dans le corpus, dérivés lexicaux regroupés sous le nom de l'auteur (ex. marxiste, marxisme, marxiste-léniniste sous « Marx »).



En examinant la figure 1, on voit plus clairement que dans le tableau dont elle provient une structure en paliers au lieu d'une simple dégradation continue. Le premier palier, occupé par le seul couple Marx-Lénine (166 et 106 occurrences), représente à lui seul près de 80 % des occurrences relevées pour les neuf auteurs du corpus. Le rapport entre les deux, environ trois citations de Marx pour deux de Lénine, confirme, à l'échelle globale, la logique de fusion doctrinale déjà mentionnée : les deux noms progressent presque proportionnellement de texte en texte, comme si les deux noms formaient les deux faces d'une même autorité plutôt que deux sources concurrentes.

Mao Zedong crée à lui seul un deuxième niveau intermédiaire (21 occurrences) : Mao Zedong est assez souvent cité pour être vu comme une autorité à part entière, mais Mao Zedong se situe déjà à un rapport d'environ un à huit de Marx et de Lénine, un écart qui reflète exactement l'ambivalence mentionnée plus haut — Mao Zedong reste le seul auteur du triptyque fondateur élargi. Voici la réponse de l'utilisateur : Cette citation s'accompagne, dans le même recueil, d'une mise en garde par un contre-exemple (la trahison de Lin Piao) et d'un usage détourné par des adversaires du régime (le Petit Livre Rouge des agents infiltrés). La discrétion de la présence chiffrée de la citation s'interprète comme un indice de précaution dans le discours : la citation est citée abondamment lorsque la récupération de la citation ne suscite aucune crainte, la citation est citée plus modérément lorsque l'autorité a été révélée, ailleurs, susceptible d'être retournée.

Le troisième palier rassemble, dans un regroupement presque continu (de 7 à 1 occurrence), toutes les autres autorités citées -Guevara, Cabral, Engels, Sékou Touré, Padmore, Camus. Ce groupe de citations rares reste très varié. Les sections suivantes montreront ce groupe. Le groupe comprend des figures d'autorité doctrinale mineure comme Engels, des martyrs invoqués pour leur seul destin biographique comme Cabral et Guevara, ainsi qu'un témoin historique extérieur au canon marxiste comme Padmore. et un adversaire idéologique cité pour être disqualifié (Camus). La faible fréquence de ces occurrences ne montre pas une fonction secondaire uniforme, mais montre la variété des usages rhétoriques où une citation unique, voire presque, suffit -lorsque la citation massive et répétée, réservée à Marx et Lénine, suffit à établir un socle doctrinal que le discours doit mobiliser à tout instant, sans avoir à le redémontrer.

3- La citation fondatrice : Marx, Engels, Lénine

Ce premier régime intertextuel, le plus massif du corpus, se déploie selon deux logiques complémentaires que les deux sous-sections qui suivent examinent successivement : une fonction de fondation doctrinale du pouvoir révolutionnaire lui-même, puis une fonction de régulation concrète de l'organisation militante.

3-1- La citation comme fondement doctrinal du pouvoir révolutionnaire

Nous pensons que le régime intertextuel le plus important des discours de Marien Ngouabi est la référence au trio fondateur Marx-Engels-Lénine. Le nom de ces trois auteurs, seul ou associé, structure l'essentiel des développements doctrinaux de ses discours politiques, institutionnels et idéologiques. Cette référence apparaît sous plusieurs formes. Cette référence peut se limiter à une simple mention, comme « la science élaborée par Marx et Engels » (p. 39) ou « le socialisme scientifique, la science élaborée par Marx et Engels » (p. 39). Cette référence peut aussi prendre la forme d'une citation complète, introduite par un verbe de déclaration et encadrée de guillemets : « Lénine nous enseigne que « le marxisme exige absolument que la question des formes de lutte soit envisagée sous son aspect historique » » (p. 86) ; « Lénine ne disait-il pas que « l'élément spontané n'est au fond que la forme embryonnaire du conscient » ? » (p. 99) ; « Marx le disait déjà : "Les philosophes n'ont qu'interprété le monde de différentes manières, il s'agit de le transformer" » (1975, p. 240).

Cette dernière citation, onzième thèse sur Feuerbach, montre le rôle rhétorique de la citation fondatrice. Dans un texte qui parle d'autocritique et du besoin d'aligner théorie et pratique, la citation agit comme un résumé mémorable – la rhétorique classique appelait cela une sentence – et la citation clôt l'argumentation avec une autorité claire. Le même procédé organise la citation de Lénine sur le pouvoir : « Le camarade Lénine écrivait : « Le transfert du pouvoir d'une classe à une autre constitue le critérium premier, essentiel, fondamental d'une Révolution » » (p. 526). La citation confirme, grâce à l'appui du fondateur du premier État socialiste, la définition que Ngouabi a proposée pour la Révolution congolaise.

Le régime citationnel fait que le discours fusionne Marx et Lénine en une source doctrinale unique, plutôt que de séparer clairement les apports de chaque auteur. La formule « le mot de Marx reste vrai, même en Afrique [...] : "Pas de révolution sans théorie révolutionnaire" » (p. 210) attribue. Marx a exprimé un énoncé qui, dans sa version classique (« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire »), est souvent attribué à Lénine (Que faire ? 1902). Il faut interpréter cette fusion autrement. Elle montre que la fonction de la citation dans ce discours n'est pas en premier lieu de préciser qui a dit quoi, mais de soutenir une doctrine. Marx et Lénine agissent comme les deux noms d'une même autorité, la science de Marx et de Lénine (p. 565, p. 700). Le discours emprunte à cette autorité indifféremment sous le nom de Marx ou sous le nom de Lénine. L'exactitude Pour que la citation soit efficace, l'attribution compte moins que la reconnaissance immédiate par le public militant de la source canonique citée.

Marx cite d'autres passages qui dépassent les textes politiques pour toucher à sa philosophie de jeunesse. Marx définit le travail non aliéné comme « la vraie solution à la contradiction entre l'essence et l'existence de l'homme, le moment réel de l'émancipation et de la reprise de soi de l'homme » (p. 100). Le texte reprend les Manuscrits de 1844 et sert à fonder le discours sur le travail et l'aliénation coloniale. Regrouper ces citations fondatrices montre l'aspect politique de ce premier

régime. Ces citations ne se contentent pas d'orner le discours d'une justification savante, ces citations établissent le droit du pouvoir révolutionnaire à s'exercer -le droit de transférer le pouvoir d'une classe à une autre, le droit d'émanciper le travail aliéné, le droit d'une théorie à guider la pratique. La citation y fonctionne comme un argument de légitimité au sens plein du terme : elle répond, par avance, à la question de savoir au nom de quoi le nouveau pouvoir peut se réclamer d'une autorité que ni les urnes ni la tradition ne lui confèrent.

3-2- La citation comme norme d'organisation et de discipline militante

Un deuxième usage de la citation fondatrice, différent dans son champ mais utilisant les mêmes auteurs, déplace la fonction argumentative du plan doctrinal au plan directement organisationnel. La formule leniniste bien connue de l'« analyse concrète d'une situation concrète » passe dans le corpus sous des formes plus ou moins claires : parfois elle est citée par son nom, parfois elle est absorbée sans être marquée dans le discours de Ngouabi (p. 530). Nous reviendrons sur ce cas dans la typologie formelle présentée plus loin. Le corpus retient surtout un critère explicitement emprunté pour définir les conditions d'admission au Parti. Le critère, énoncé par le camarade Lénine, dit : « Peut être membre du Parti, seul celui qui en accepte le Programme, adhère à une de ses organisations » (p. 551). La citation ne remplit plus seulement une fonction doctrinaire ; la citation devient directement normative, car la citation sert de fondement littéral à une décision du P.C.T.

Dans plusieurs passages, la citation de Lénine recommande clairement aux militants de lire ses ouvrages. Elle indique :

« Lénine les a dénoncés dans deux petits ouvrages que nos militants doivent relire en ce moment : La maladie infantile du communisme, d'une part, Un pas en avant, deux pas en arrière, d'autre part » (p. 322). Ce geste dépasse la simple convocation argumentative et institue une pratique de lecture collective. Le texte cité n'est plus seulement une source d'autorité ponctuelle ; le texte devient un texte à relire. La relecture du texte doit permettre aux militants de mieux identifier, dans leur propre situation, les figures du « gauchisme » et de l'« aventurisme » que le discours dénonce.

Il faut noter, pour finir cette partie, que la densité de la citation marxiste-léniniste change selon les sujets abordés. La densité de la citation marxiste-léniniste atteint son maximum dans les passages qui définissent le Parti, qui traitent des cadres et qui exposent la théorie de la lutte des classes. La densité de la citation marxiste-léniniste diminue nettement dans les sections qui portent sur des questions plus techniques -plans de développement économique, gestion des entreprises d'État, politique universitaire — où le discours, sans jamais s'écarter du Le lexique marxiste-léniniste cesse presque toujours d'invoquer des citations attribuées à une personne précise. Cette organisation montre que la citation d'autorité de base sert surtout à légitimer l'identité et la doctrine du Parti. La citation d'autorité de base apparaît quand le discours décrit le Parti et le rôle du militant. La citation d'autorité de base ne sert pas à argumenter de façon technique. Dans les arguments techniques, on utilise d'autres preuves comme des statistiques, des exemples concrets ou des comparaisons internationales. L'aspect politique de ce second régime citationnel est très différent de celui du premier. Ce second régime ne légitime plus l'existence du pouvoir en général. Ce second régime encadre l'exercice concret du pouvoir. Le pouvoir peut appartenir au Parti. Le Parti indique ce que les militants doivent lire. Le Parti indique quelles erreurs sont interdites- transformant la citation d'autorité en instrument de gouvernementalité interne plutôt qu'en seul argument de fondation.

4- La convocation ambivalente de Mao Zedong

Le second régime intertextuel se distingue du premier par une ambivalence que les deux sous-sections suivantes exposent dans ses deux mouvements successifs : une convocation d'abord positive, puis une fragilisation propre à cette seule figure du triptyque fondateur élargi.

4-1- Mao comme autorité doctrinale et son revers intrinsèque

Le cas de Mao Zedong se démarque clairement du régime précédent. Le cas de Mao Zedong montre une ambivalence assumée, et cette ambivalence rend le cas de Mao Zedong différent du régime précédent. Le président chinois apparaît comme une autorité comparable à Marx ou Lénine. Le président chinois cite le camarade Mao Tsé-toung : « Ce sont des colosses aux pieds d'argile, ce sont des tigres en papier » (p. 423). La citation de Mao Tsé-toung vise les puissances impérialistes. Le président chinois cite le Président Mao : « On ne peut éduquer les masses et les guider que par l'intermédiaire des cadres » (p. 242). La citation du Président Mao sert à justifier le rôle central des cadres du Parti. Ces occurrences se trouvent totalement dans le même cadre que la citation marxiste-léniniste. Les occurrences utilisent un verbe déclaratif, des guillemets, et les occurrences assurent une fonction de caution doctrinaire.

Le corpus montre, au sujet de Mao, un élément que l'on ne trouve jamais avec Marx ou Lénine. Il s'agit de la mention explicite de la trahison de Mao par un proche. Ngouabi rappelle que le même cas s'applique au camarade Mao trahi par Lin Piao (p. 123). Ngouabi montre les dangers d'une trop grande démocratisation du pouvoir et de l'armée - l'épisode de la disgrâce de Lin Biao, présenté comme le dauphin désigné de Mao avant sa chute en 1971, sert d'exemple historique. Ngouabi utilise l'exemple de la disgrâce de Lin Biao pour avertir les cadres congolais. Dans le même recueil, Mao apparaît à la fois comme une source de citations doctrinales positives et comme un exemple de trahison interne — cette contradiction n'affecte pas du tout le statut de Marx ou de Lénine, Marx ou Lénine ne sont invoqués que comme des autorités pures. L'aspect politique de ce premier moment repose exactement sur cette combinaison : on cite Mao pour soutenir une position doctrinaire, et on rappelle dans le même recueil sa propre trahison. Le discours transforme alors la citation d'autorité en un appel à la vigilance interne — il ne suffit pas qu'un chef dise la vérité pour rester à l'abri de la trahison de ses proches. L'autorité de Mao donne donc du poids à une thèse, mais son destin biographique légitime, en retour, l'exigence de surveillance permanente des cadres que Ngouabi adresse à son propre entourage.

4-2- Mao comme référence instrumentalisée et vidée de son autorité

Dans son intertextualité, Marien Ngouabi, cite couramment Mao Zedong . Cet usage se distingue nettement du régime précédent par son ambivalence assumée, puisque le président chinois y est cité, à plusieurs reprises, dans une fonction d'autorité tout à fait comparable à celle de Marx ou Lénine . Nous voyons que Marien Ngouabi déclare dans ses discours : « le camarade Mao Tsé-toung l'a bien dit : « ce sont des colosses aux pieds d'argile, ce sont des tigres en papier» (1975, p. 423). Marien l'utilise pour critiquer des puissances impérialistes. De plus, cet auteur congolais (1975, p.242) ajoute: « Le Président Mao écrivait : « On ne peut éduquer les masses et les guider que par l'intermédiaire des cadres». En effet, Marien Ngouabi mobilise une telle citation pour justifier le rôle central des cadres de son parti politique. Les occurrences des verbes déclaratifs, des guillemets remplissent la fonction doctrinaire.

Les discours de Marien Ngouabi examinés introduisent cependant, à propos de Mao, un élément que l'on ne retrouve à aucun moment associé à Marx ou Lénine : la mention explicite de sa trahison par un proche, lorsque Marien Ngouabi (1975, p. 123) énonce : « Il en est de même du camarade Mao trahi par Lin Piao », il la rappelle comme un argument dans un développement consacré aux dangers de la démocratisation excessive du pouvoir et de l'armée. Cet argument intertextuel de la disgrâce de Lin Biao, présenté comme dauphin désigné de Mao avant sa chute en 1971, y sert d'exemple historique à l'appui d'une mise en garde adressée aux cadres congolais de son parti et de son entourage politique. Pour Marien Ngouabi, Mao devient, dans son discours, à la fois une source de citations et un exemple argumentatif pour critiquer la trahison au sein de son parti.

La contradiction ne change pas le statut de Marx ou de Lénine, qui ne sont appelés que comme autorités pures. Selon notre constat, le caractère politique de ce premier moment vient de cette combinaison : on cite Mao pour soutenir une argumentation, et on rappelle, dans le même discours, la trahison de Mao. Pour Marien Ngouabi, nous montrons que le texte transforme la citation d'autorité en un appel à la vigilance interne, parce qu'i il ne suffit pas que Mao dise vrai pour que cet homme politique reste à jamais à l'abri des trahisons de ses proches. L'autorité de Mao soutient donc une thèse de Marien Ngouabi dans son discours idéologique, mais son exemple comme citation argumentative montre aussi ses limites. Dans cette perspective, la citation de Mao devient alors, paradoxalement, l'argument même de sa propre insuffisance : détenir le texte ne garantit rien, seule l'action effective, jugée à l'aune du projet révolutionnaire congolais lui-même, permet de distinguer le marxiste véritable de celui qui n'en porte que l'habit.

5- L'évocation des martyrs : Cabral et la légitimation par le sacrifice

Un troisième régime intertextuel de Marien Ngouabi se démarque des précédents parce que ce régime ne fait pas appel à un texte, mais à une figure - le dirigeant révolutionnaire assassiné. Le nom du dirigeant révolutionnaire assassiné charge le discours avec une émotion que la citation doctrinaire, plus froide, ne crée pas. Amílcar Cabral, le fondateur du PAIGC qui a été assassiné en janvier 1973, apparaît plusieurs fois dans ce rôle. Ngouabi rappelle, dans un texte qui parle des dangers du tribalisme au Congo, que « Retenons, pour notre enseignement, que le camarade Cabral a été assassiné par l'impérialisme avec l'arme du tribalisme » (1975, p. 139). La mort de Cabral devient alors un argument par l'exemple, selon Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958/2008), et se transforme en avertissement que l'on peut appliquer à la situation nationale.

La mention de Cabral atteint son point le plus fort. L'auteur rend hommage avec ces mots : « Pour l'histoire de notre continent, ce grand martyr de la libération africaine, j'ai nommé Amílcar Cabral. Gloire aussi à tous les héros, dignes fils d'Afrique, tombés héroïquement comme Cabral au champ d'honneur » (1975, p. 680). Ainsi, nous soulignons que le terme même de martyr, peu fréquent dans le vocabulaire très doctrinaire des discours de Marien Ngouabi, montre le passage d'un mode de citation argumentative à un mode commémoratif, puisque Cabral n'est plus cité pour ce qu'il a écrit ; mais il l'utilise comme son argument pour souligner ce qu'il a subi dans son engagement politique . De plus, Marien Ngouabi, dans sa logique argumentative, valorise l'autorité de cette figure présidentielle, mais il ne suggère pas son sacrifice dans son écriture. Selon nous, ce procédé s'applique comme une intertextualité argumentative. Nous avons documenté ce procédé dans la diplomatie ngouabienne, lorsqu'il parle de Salvador Allende, il fait mention de son renversement et de son mort, cités à plusieurs reprises (1975, p. 428, 597) comme preuve vivante de la violence de la contre-révolution impérialiste. Dans cette configuration, la référence intertextuelle passe du texte vers le événement biographique ; celui-ci devient une citation implicite.

6- L'autorité tierce : élargir la lignée au-delà du canon marxiste

Le quatrième régime intertextuel de Marien Ngouabi se différencie des trois précédents, parce que le quatrième régime intertextuel ne fait plus appel à une autorité du canon marxiste-léniniste. Ce procédé argumentatif domine largement le paysage intertextuel des discours de Marien Ngouabi. Nous avons identifié une occurrence isolée montrant que son discours peut aussi invoquer une autorité hors du canon. Dans cette perspective, nous soulignons que le discours de Ngouabi utilise l'intertextualité auctoriale pour ancrer historiquement la légitimité de la lutte anticoloniale congolaise. En suivant les premiers soulèvements anticoloniaux en Afrique-Équatoriale française, Nous remarquons que le discours de Marien Ngouabi cite le journaliste et intellectuel panafricaniste trinidadien George Padmore. Dans ce but, nous signalons que George Padmore est une figure majeure du mouvement panafricain entre les deux guerres, mais il ne fait pas partie du courant marxiste-léniniste soviétique. À son sujet, Marien Ngouabi le cite (1975, p.69) , quand il reprend les propos de cet auteur : « le Noir américain George Padmore écrivait à ce sujet : « Le soulèvement a embrasé plusieurs districts importants de l'A.E.F. et les indigènes, malgré l'insuffisance de leurs armes, ont infligé plusieurs défaites aux troupes françaises ».

Cette citation, unique dans notre analyse, fait un travail différent de la citation doctrinale marxiste-léniniste. Cette citation ne cherche pas à justifier une thèse, mais à montrer, grâce à un témoignage d'une source extérieure et contemporaine, la réalité et l'ampleur d'une résistance anticoloniale qui existait avant le marxisme congolais. La révolte mentionnée date de 1928, bien avant la création du PCT. Padmore y joue le rôle d'un témoin, pas d'une autorité doctrinale. La citation utilise le type de preuve historique plutôt que le type d'argument d'autorité, comme le différencient Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958/2008) de l'argument basé sur le témoignage. L'intertextualité ngouabienne se concentre sur le triptyque Marx-Engels-Lénine, mais elle ne se limite pas à ce triptyque, élargit sa lignée légitimante à d'autres traditions de pensée noire et anticoloniale.

7- La citation retournée : disqualifier l'adversaire par ses propres mots

Parmi les régimes intertextuels recensés, le cinquième est sans doute le plus élaboré sur le plan rhétorique : il consiste à retourner contre l'adversaire ses propres formules, ou celles d'une figure à laquelle il est associé. L'exemple le plus significatif est celui du procès du dissident Ange Diawara, poursuivi pour trahison après le putsch avorté du 22 février 1972. Pour affaiblir sa revendication d'un marxisme cohérent, le discours ne se contente pas d'une réfutation frontale ; il met en scène une preuve intertextuelle en révélant les affinités littéraires supposées de l'accusé : « les grands auteurs que Diawara affectionnait n'étaient nullement des marxistes. C'était Camus, pied noir, anticommuniste, et qui légitimait la torture et l'exécution des patriotes algériens en déclarant : « Entre la justice et ma mère, je préfère ma mère» (1975, p. 315). L'allusion à Camus renvoie à la formule prononcée lors de la remise du prix Nobel en 1957, ici replacée dans le contexte de la guerre d'Algérie. La citation n'est pas mobilisée pour son prestige, mais comme pièce à conviction : elle sert à établir, par les lectures attribuées à Diawara, la véritable filiation intellectuelle d'un prévenu qui se disait marxiste. Ce procédé peut être qualifié de citation à charge, en élargissant la catégorie proposée par Compagnon (1979). Le texte source n'est pas repris pour être validé ou intégré au raisonnement ; il est exhibé comme indice d'une contamination idéologique, dans une logique proche de l'argument ad hominem analysé par la rhétorique argumentative (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1958/2008), qui vise moins la thèse défendue que la personne, à partir de ses fréquentations textuelles.

Il convient toutefois de nuancer cette citation à charge à la lumière des travaux consacrés à la déclaration de Camus elle-même. Dans son étude approfondie de cette phrase, David Carroll (2010) rappelle qu'il existe au moins deux versions distinctes de la déclaration prononcée par Camus à Stockholm le 12 décembre 1957 : celle rapportée par Le Monde du 14 décembre 1957 — « Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice » — et une variante plus radicale, rapportée par un témoin différent — « En ce moment on lance des bombes dans les tramways d'Alger. Ma mère peut se trouver dans un de ces compartiments. Si c'est cela, la justice, je préfère ma mère » (Carroll, 2010, p. 64). La formule que Ngouabi prête à Camus — « Entre la justice et ma mère, je préfère ma mère » — ne correspond exactement à aucune des deux, mais condenses-en une sentence unique la légende constituée autour de la déclaration de Stockholm, celle-là même que Carroll s'attache à déconstruire dans son essai. Loin d'être, comme le veut une lecture « obstinément politique » qui « se perpétue jusqu'à aujourd'hui » (Carroll, 2010, p. 65), la preuve que Camus aurait rejeté la cause des Algériens opprimés pour défendre les privilèges des Français d'Algérie, la défense de la mère constituerait au contraire, selon Carroll, un élément fondamental de sa revendication de justice pour les Algériens : un refus catégorique de justifier la mort d'innocents, quel que soit le camp qui la revendique ou la commet.

Cette relecture n'invalide en rien l'analyse rhétorique menée ici ; elle en éclaire au contraire le fonctionnement le plus profond. L'efficacité de la citation à charge chez Ngouabi ne repose pas sur une fidélité au sens que Camus donnait lui-même à sa déclaration, mais sur la doxa qui l'entoure — cette réduction, déjà répandue dans l'opinion militante des années 1970 et dont Carroll (2010) montre qu'elle se perpétue encore aujourd'hui, de la phrase de Stockholm à un aveu de sympathie coloniale. Le discours de Ngouabi n'a donc pas besoin de vérifier le sens de la citation qu'il retourne contre Diawara ; il lui suffit de mobiliser un stéréotype de lecture partagé par son auditoire, exactement selon le mécanisme du sous-entendu conversationnel décrit plus loin (§12) : la conclusion voulue — Diawara serait idéologiquement compromis — ne dépend pas de l'exactitude de la prémisse — Camus aurait légitimé la torture coloniale —, mais seulement de sa plausibilité aux yeux du public visé. En ce sens, la citation retournée contre l'adversaire fonctionne à la manière de toute doxa, telle que la définit Amossy (2000) : elle emprunte sa force persuasive non à la vérité du texte-source, mais à l'économie du présupposé qu'elle active.

Cette disqualification rétrospective gagne en relief lorsqu'on la replace dans la chronologie du discours ngouabien. Quelques mois avant le procès, dans une allocution du 23 novembre 1971 prononcée à l'occasion d'une grève étudiante, Ngouabi présentait pourtant Diawara en des termes radicalement opposés, comme un cadre dont l'intransigeance doctrinale ne faisait aucun doute : « Diawara [...] s'est toujours présenté comme un marxiste conséquent et intransigeant [...] au nom du marxisme-léninisme » (Ngouabi, 1975, p. 302, cité par Galebayi, 2021, p. 154), une pureté militante illustrée, selon Ngouabi lui-même, par le refus réitéré de Diawara de serrer la main de responsables zaïrois jugés insuffisamment révolutionnaires. Le même homme, décrit un an plus tôt comme la figure même de l'orthodoxie marxiste, se voit donc, après l'échec du putsch du 22 février 1972, requalifié par une filiation intellectuelle inversée, celle de Camus et de l'anticommunisme colonial. Ce retournement, en quelques mois à peine, du statut doctrinal accordé à un même individu illustre avec une netteté particulière la thèse centrale de cet article : la citation d'autorité, chez Ngouabi, ne mesure jamais une orthodoxie stable et vérifiable dans le temps ; elle se redéfinit selon les besoins de légitimation du moment, jusqu'à produire, sur un même homme, deux verdicts citationnels contradictoires.

Ce fonctionnement de la citation à charge se rapproche de la polyphonie ironique au sens de Ducrot (1984). En rapportant Camus, Ngouabi ne s'approprie pas les mots cités ; il les tient à distance

par l'encadrement énonciatif — « qui légitimait la torture [...] en déclarant » —, ce qui transforme la référence en élément incriminant sans qu'un commentaire réprobateur soit nécessaire. La phrase rapportée semble ainsi se disqualifier d'elle-même, dès lors qu'elle est replacée dans un contexte qui en souligne la portée morale à la lumière du présent révolutionnaire. Cette technique, concise sur le plan discursif, est aussi difficile à réfuter pour la cible : Diawara ne peut ni nier avoir lu Camus, ni contester le sens de la formule, qui n'est pas altérée, mais seulement replacée dans son contexte historique le plus accablant, celui de la torture coloniale en Algérie.

Le traitement réservé à Che Guevara, mentionné six fois, constitue un autre cas, distinct à la fois de la citation d'autorité et de la citation à charge. Guevara n'est jamais cité mot pour mot ; il est seulement évoqué par référence à sa pensée ou à son exemple. C'est le cas du reproche adressé à Diawara, « qui a mal lu Che Guevara, qui a mal lu les œuvres de Marx et de Lénine » (1975, p. 340). L'absence de citations directes, malgré la présence de son nom à côté de ceux de Marx et de Lénine, indique que son influence ne repose pas sur un ensemble de principes doctrinaux bien définis, mais plutôt sur son exemple révolutionnaire diffus. Il est perçu comme un martyr de la guérilla internationaliste, plus que comme un théoricien. De ce point de vue, il se rapproche du régime intertextuel associé à Cabral, et non du régime proprement citationnel attribué à Marx, Lénine et Mao.

Une méthode similaire, mais plus subtile, consiste à répéter les propos de l'auditoire ou de l'interlocuteur et à les lui restituer, non pour les dénigrer, mais pour favoriser l'entente. En réponse à l'Organisation mondiale de la Santé, Ngouabi reformule les propos de son auditoire en ces termes : « faire, pour reprendre votre heureuse expression, "sa révolution sanitaire" » (1975, p. 766). Dans un autre contexte, il reprend l'expression magistrale du roi du Maroc, Hassan II , lorsqu'il écrit: « pour reprendre ici l'expression magistrale du Roi Hassan II, « la priorité des priorités » (1975, p. 757). Cette reprise dialogique ne vise plus la caution doctrinale ; elle manifeste l'écoute et la mémoire de la parole d'autrui. Elle remplit donc une fonction phatique et relationnelle, orientée vers la captatio benevolentiae plutôt que vers la démonstration théorique. Il apparaît ainsi que la citation, dans ce corpus, ne relève pas d'un seul registre argumentatif : elle se reconfigure selon les publics visés et les objectifs interactionnels recherchés.

8- L'autocitation : convoquer son propre texte comme autorité

Le sixième et dernier régime intertextuel de Marien Ngouabi, discret mais essentiel, est l'autocitation. Il consiste, pour Marien Ngouabi, à mobiliser ses propres textes ou déclarations antérieures afin de renforcer l'autorité de son propos présent. Ses discours regorgent d'exemples clairs, en particulier autour du manifeste « Pour un programme du Parti congolais du travail », que Ngouabi éclaire en révélant son histoire et son but , lorsqu'il écrit: « c'est pour éviter de voir acculer le Parti que le Président du Comité Central écrivait Pour un programme du Parti Congolais du Travail, qui devait servir de document de travail et d'orientation » (1975, p. 213). Ce passage est remarquable, parce que l'auteur s'y désigne à la troisième personne sous le titre de « Président du Comité Central ». Ce dédoublement énonciatif donne à l'autocitation une portée institutionnelle : elle apparaît moins comme une parole personnelle que comme l'expression d'une instance officielle, plus solennelle que le simple « je » de l'intervention en cours.

Ce procédé réapparaît lorsque le discours se réfère aux textes fondateurs du parti et érige ses règlements au rang de chefs-d'œuvre du marxisme : « Dans l'article 3 des statuts de notre Parti, nous pouvons lire : "Le fondement théorique sur lequel le P.C.T. guide son action est le marxisme-léninisme" » (1975, p. 700-701). Citer un texte adopté collectivement, mais dont Ngouabi fut l'un des principaux inspirateurs, brouille la frontière entre autorité externe et autocitation. Le parti, comme

instance collective, devient une source que le président peut invoquer comme un document tiers. Il en est à la fois l'un des auteurs et le garant institutionnel.

On observe aussi une forme plus elliptique d'autocitation, qui consiste à renvoyer à une intervention antérieure sans en reprendre le contenu : « cette même querelle des chefs, que nous avons déjà eu l'occasion de dénoncer en ces termes » (1975, p. 336). Une telle formule annonce une citation sans la déployer pleinement et montre que l'orateur entretient, auprès de son public, une mémoire cumulative de ses propres positions. L'habitude de ces discours devient un argument : se citer soi-même, c'est apporter la preuve, en répétant, qu'on n'a pas changé d'avis.

Cette pratique intertextuelle de Marien Ngouabi se poursuit lorsque le discours évoque à nouveau ses mises en garde antérieures pour les confirmer comme étant véridiques. Avant l'échec du coup d'État du 22 février 1972, ses avertissements ont été émis contre le « gauchisme » et l'aventurisme ». Ces mises en garde sont maintenant utilisées comme preuves rétrospectives de sa prescience. Dans ce cas, son texte antérieur ne sert plus seulement d'autorité dans son argumentation présente : il devient l'objet d'une vérification narrative, puisque l'histoire confirme sa prédiction et valide a posteriori son discours qui l'avait énoncée. Cette temporalité rétrospective distingue l'autocitation des autres régimes intertextuels, davantage tournés vers un passé extérieur au locuteur. Donc, l'autocitation construit, au contraire, une continuité biographique du discours présidentiel avec lui-même, gage d'une cohérence que la seule démonstration doctrinale ne suffirait pas à établir.

9- Intertextualité et auditoire : la citation selon la scène d'énonciation

Les citations mentionnées dans les sections précédentes ne sont pas réparties de manière égale dans l'ensemble du recueil. Leur fréquence varie en fonction de la scène d'énonciation propre à chaque texte. On observe un grand nombre de références systématiques à Marx, Engels et Lénine dans les discours internes tels que les comptes rendus de conférences du Parti, les rapports au Comité central et les allocutions destinées aux dirigeants et aux membres. Ces interventions occupent principalement la première moitié du volume, où se trouve la majorité des occurrences relevées (1975, p. 9-608). En revanche, les allocutions dirigées vers l'extérieur, destinées à des dirigeants étrangers ou à des organisations internationales, puisent dans un répertoire intertextuel différent : proverbes congolais, adages latins, citations d'un souverain comme Hassan II, ou encore reprises de formules utilisées par l'interlocuteur, en particulier l'Organisation mondiale de la Santé. Dans ces textes, aucune citation directe de Marx ou de Lénine n'apparaît.

Cette distribution contrastée renforce, par un indicateur supplémentaire à l'analyse qualitative, l'affectation d'une fonction argumentative à chaque mode intertextuel. La citation marxiste-léniniste s'adresse à un public déjà acquis à la doctrine ; elle vise à renforcer sa cohésion et à encadrer son interprétation. La citation diplomatique, en revanche, vise un auditoire international dont l'adhésion ne peut être présupposée. D'autres formes d'autorité s'y révèlent alors plus efficaces : sagesse proverbiale, prestige royal ou courtoisie consistant à reprendre les termes de l'interlocuteur. Le discours de Ngouabi démontre une véritable stratégie d'adaptation au contexte : les autorités invoquées fluctuent en fonction de l'auditoire, sans confusion notable entre les deux répertoires. Dans l'ensemble des textes examinés, on ne trouve aucune citation de Lénine lors d'une rencontre avec un dirigeant étranger, ni aucun dicton congolais prononcé devant le Comité central du parti.

10- Typologie formelle des degrés d'intégration de la citation

Les analyses précédentes permettent d'établir une typologie des formes d'intégration syntaxique de la citation dans le discours, depuis la reprise la plus explicite jusqu'à l'emprunt le plus diffus. Le degré maximal d'explicitation correspond à la citation littérale, placée entre guillemets et introduite par un verbe déclaratif clairement attribué, comme « Lénine écrivait» ou « le camarade Mao Tsé-toung l'a bien dit». Très fréquente dans les discours de Marien Ngouabi, cette forme rend l'attribution visible et permet, en principe, d'identifier précisément la source citée.

Un degré inférieur d'explicitation apparaît avec la citation formulée sous forme interro-négative, qui ne présente pas l'énoncé comme une information nouvelle, mais comme un savoir déjà partagé : « Lénine ne disait-il pas que [...] ? » (1975, p. 99). Plus légère syntaxiquement, cette tournure crée un effet de connivence doctrinale : elle suppose que l'auditoire connaît déjà la formule et transforme la reprise en validation collective. La rhétorique classique la rapproche de la prétérition, tandis que Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958/2008) l'inscriraient parmi les techniques de présence, destinées à réactiver dans l'esprit du public un savoir présumé commun.

Le troisième niveau correspond à la paraphrase doctrinale : la source est encore nommée, mais les guillemets disparaissent. Ainsi, lorsque le texte écrit : « Lénine disait : la loi fondamentale de la Révolution, confirmée pour toutes les révolutions [...] » (1975, p. 338), l'attribution demeure explicite, mais la limite entre les mots de Lénine et ceux de Ngouabi devient plus incertaine. La reformulation remplace alors la citation exacte.

Au degré le plus faible d'explicitation se trouve l'allusion intégrée, qui mobilise une formule connue sans guillemets ni attribution directe : « en marxiste, cela s'appelle faire une analyse concrète de la situation concrète » (1975, p. 530). La formule léniniste bien connue « l'analyse concrète d'une situation concrète » est ici absorbée par le discours de Ngouabi. Elle fait corps avec le lexique doctrinal et n'a plus besoin d'être signalée comme emprunt.

Il faut ajouter à cette série la référence collective anonyme, qui ne renvoie plus à un auteur déterminé, mais à une autorité fondatrice indistincte. C'est le cas des formules « les fondateurs du marxisme-léninisme n'ont pas écrit de chapitres spéciaux concernant le rôle des cadres dans la Révolution africaine » (p. 229) ou « les grands bâtisseurs de la révolution socialiste mondiale que sont Karl Marx, Lénine et bien d'autres » (1975, p. 229). En associant quelques figures nommées à une ouverture indéfinie — « et bien d'autres » —, le discours suggère l'existence d'une tradition doctrinale plus vaste que les sources effectivement citées. Ce procédé se rapproche de l'argument de la direction chez Perelman et Olbrechts-Tyteca (1958/2008), dans la mesure où l'accumulation ouverte d'autorités sert elle-même de garantie au consensus invoqué.

Cette progression, de la citation explicitement balisée à l'allusion pleinement intégrée, dessine une échelle d'appropriation du texte source. Plus l'emprunt se fond dans le discours sans marque distinctive, plus il manifeste une assimilation doctrinale avancée : la parole de l'autorité cesse alors d'apparaître comme extérieure et se confond avec celle du locuteur. Bakhtine (1984) décrit ce passage comme la transformation du mot d'autrui, d'abord perçu comme étranger, en mot propre, désormais pleinement intériorisé par le locuteur second.

Cette échelle empirique rejoint, sans s'y réduire, une typologie théorique déjà établie. En reprenant la distinction d'Annick Bouillaguet, Tiphaine Samoyault (2001) croise deux critères — la littéralité et l'explicitation — pour distinguer quatre pratiques intertextuelles : la citation, emprunt littéral et explicite ; la référence, emprunt non littéral mais explicite ; le plagiat, emprunt littéral non signalé ; et l'allusion, emprunt ni littéral ni explicite. Les premiers degrés observés dans notre corpus correspondent à ces catégories : citation verbatim, reprise interro-négative, paraphrase attribuée et

allusion intégrée. La formule « en marxiste, cela s'appelle faire une analyse concrète de la situation concrète » (p. 530) relève même, au sens strict, d'un emprunt littéral non signalé. Il ne s'agit toutefois pas d'y voir une faute : dans un discours doctrinal où l'assimilation du texte fondateur constitue un idéal militant, l'effacement des guillemets peut fonctionner comme le signe d'une appropriation réussie plutôt que comme une transgression.

11- L'implicite de la citation : présupposés et sous-entendus

L'analyse menée jusqu'ici a porté sur ce que les citations disent explicitement et sur leur fonction argumentative immédiate. Elle doit cependant être complétée par l'étude de ce qu'elles présupposent ou suggèrent sans l'énoncer directement. La linguistique de l'implicite permet d'éclairer cette dimension. Nous reprenons ici la distinction proposée par Oswald Ducrot (1972) entre le présupposé, contenu inscrit dans la forme même de l'énoncé et difficile à contester sans remettre en cause l'énoncé tout entier, et le sous-entendu, contenu pragmatique dépendant du contexte, que l'interlocuteur doit inférer et que le locuteur peut toujours nier en cas d'objection. Catherine Kerbrat-Orecchioni (1986) a systématisé cette opposition en la rapprochant des implicatures conversationnelles de Grice (1975). Ces deux procédés ont une même portée stratégique : faire accepter un contenu sans avoir à le défendre ouvertement, puisqu'il n'est jamais présenté comme l'objet principal de l'assertion.

Les citations introduites par un verbe factitif comme *enseigner* offrent un premier exemple de présupposition attachée à la forme de l'énoncé. Dire « Lénine nous enseigne que [...] » (p. 86) revient, par le choix du verbe, à poser comme vrai ce qui est transmis : on enseigne un savoir reconnu, non une erreur à démontrer. Contester la citation obligerait donc l'auditoire à remettre en cause non seulement son contenu, mais aussi le statut de Lénine comme détenteur légitime du savoir. Le même mécanisme apparaît, de façon plus marquée encore, dans l'interrogation négative : « Lénine ne disait-il pas que [...] ? » (p. 99). Cette tournure suppose à la fois que Lénine a bien tenu ces propos et que l'auditoire les connaît déjà. La question n'apporte pas une information nouvelle ; elle sollicite un accord présenté comme acquis. Refuser cet accord reviendrait à s'exclure de la communauté de savoir que la formule présuppose. Comme le rappelle Kerbrat-Orecchioni (1986), le présupposé résiste davantage à la contestation que le sous-entendu, car il est inscrit dans la langue elle-même et non seulement dans le contexte. Cela explique qu'aucun passage du corpus ne mette en scène un contradicteur contestant directement une citation introduite de cette manière.

La juxtaposition des noms de Marx et de Lénine dans l'expression « la science de Marx et de Lénine » (p. 565, p. 700) repose elle aussi sur un implicite jamais formulé : l'idée d'une continuité doctrinale complète entre les deux penseurs, comme s'il n'existait entre eux aucun écart théorique digne de discussion. Cette continuité n'est pas défendue comme une thèse ; elle se glisse dans la simple coordination des noms propres. Or cette fusion référentielle est plus persuasive qu'une affirmation explicite du type « Lénine prolonge fidèlement Marx », qui appellerait aussitôt des justifications et des débats.

La citation utilisée contre Diawara relève d'un autre mécanisme : le sous-entendu conversationnel. Le texte présente d'abord un fait apparemment neutre : « les grands auteurs que Diawara affectionnait n'étaient nullement des marxistes. C'était Camus [...] qui légitimait la torture [...] en déclarant : "Entre la justice et ma mère, je préfère ma mère" » (p. 315). Il n'énonce jamais directement la conclusion attendue, à savoir que Diawara, par ses lectures, serait idéologiquement compromis, voire associé à des positions coloniales. Cette conclusion reste à inférer par l'auditoire, selon la maxime de pertinence décrite par Grice (1975) : si les lectures de Diawara sont mentionnées

dans un discours sur sa trahison, c'est qu'elles doivent servir à l'établir. Contrairement au présupposé, ce sous-entendu demeure techniquement niable : Ngouabi pourrait soutenir qu'il n'a jamais affirmé que lire Camus faisait de quelqu'un un traître. Mais cette possibilité de dénégation renforce justement l'efficacité persuasive du procédé, car la conclusion, n'étant pas explicitement assumée, échappe à la réfutation directe.

Le mouvement inverse apparaît dans les reprises dialogiques bienveillantes des mots de l'interlocuteur, par exemple « pour reprendre ici l'expression magistrale du Roi Hassan II, « la priorité des priorités» (1975, p. 757), ou « pour reprendre votre heureuse expression, « sa révolution sanitaire » » (1975, p. 766). Le procédé repose encore sur un sous-entendu, mais de sens opposé. En qualifiant d'emblée l'expression citée de « magistrale » ou d'« heureuse », le locuteur suggère, sans le dire frontalement, que l'accord dépasse la simple courtoisie protocolaire et traduit une réelle communauté de vues. Cet implicite de connivence produit un effet relationnel : il désamorce la méfiance éventuelle de l'interlocuteur mieux qu'une déclaration explicite du type « je partage votre avis », qui pourrait paraître trop directement flatteuse.

Le dédoublement énonciatif propre à l'autocitation repose enfin sur un troisième type de présupposé, lié non plus au contenu cité, mais à l'identité du locuteur. En écrivant « le Président du Comité Central écrivait *Pour un programme du Parti Congolais du Travail* » (1975, p. 213), plutôt que « j'écrivais », le discours suppose l'existence de deux instances distinctes : l'homme et la fonction. La seconde, plus solennelle, englobe et légitime la première. Ce présupposé institutionnel permet au locuteur de se citer sans donner l'impression de se promouvoir lui-même : ce n'est plus Ngouabi citant Ngouabi, mais le Président du Comité Central rappelant un document déjà doté d'une autorité collective.

Ce parcours des principaux régimes intertextuels met en évidence une propriété générale de la citation d'autorité dans le discours de Ngouabi : son efficacité tient autant à ce qu'elle affirme qu'à ce qu'elle laisse présupposer ou sous-entendre. Une part essentielle de ce qu'elle impose — la continuité de Marx à Lénine, l'indignité idéologique d'un adversaire, la supériorité de l'instance présidentielle sur l'individu qui l'incarne — n'est jamais formulée comme une thèse ouverte au débat. Elle s'installe plutôt, par la forme même de la citation, comme une évidence partagée. C'est en ce sens que l'intertextualité fonctionne comme un instrument de police doctrinale : elle rend discutables les énoncés secondaires, mais soustrait les présupposés fondamentaux à la contestation directe.

12- Une lecture critique : interroger l'argument d'autorité

Il faut, pour finir, soumettre les régimes intertextuels étudiés à une lecture critique de l'argument d'autorité, dont Locke a formulé l'une des contestations les plus nettes. Dans l'*Essai sur l'entendement humain*, il nomme *argument ad verecundiam*, c'est-à-dire « argument fondé sur la modestie », le procédé qui consiste à s'abriter derrière « les opinions des personnes qui [...] se sont fait un nom et ont établi leur réputation sur l'estime commune avec une espèce d'autorité », si bien que « celui qui peut appuyer ses opinions sur une telle autorité croit dès là être en droit de prétendre la victoire » (cité par Plantin, 2016, p. 45-46). Plusieurs traits du corpus relèvent de cette logique : l'association de Marx et de Lénine en une autorité unique, la disparition progressive des marques citationnelles jusqu'à l'allusion non déclarée, ou encore l'appel global aux « fondateurs » et à « bien d'autres ». En soustrayant certaines affirmations à la discussion directe, ces procédés réduisent l'espace de contradiction que Locke considérait comme nécessaire au jugement critique.

La typologie des sophismes politiques rappelée par Christian Plantin (2016) à partir du *Book of Fallacies* de Bentham permet de préciser cette critique. Les *fallacies of authority*, ou stratégies

d'autorité, désignent chez Bentham les procédés qui invoquent la sagesse des anciens, consacrent les institutions ou transforment l'autocélébration en preuve. Cette distinction aide à séparer deux usages présents dans le corpus : d'une part, l'argument d'autorité au sens strict, fondé sur un texte identifiable, attribué et théoriquement discutable ; d'autre part, des formes plus diffuses d'autorité, moins vérifiables et plus difficiles à contester. La formule évoquant les « fondateurs du marxisme-léninisme [...] et bien d'autres » (1975, p. 229) relève ainsi moins d'une source précise que d'une généalogie doctrinale indéterminée. De même, l'autocitation à la troisième personne — « le Président du Comité Central écrivait [...] » (1975, p. 213) — rapproche la parole du locuteur d'une autoglorification institutionnelle au sens benthamien.

Il ne faudrait pas pour autant assimiler tout le corpus à une série de sophismes. Beaucoup de citations examinées plus haut renvoient à des textes repérables, à des auteurs nommés et à des formulations que l'on peut, en principe, vérifier et discuter. Le problème tient plutôt aux conditions politiques et énonciatives qui entourent ces citations, car elles limitent concrètement la possibilité d'une contradiction. La lecture critique proposée ici consiste donc moins à invalider toutes les citations qu'à les situer sur une échelle d'ouverture au débat. À une extrémité se trouve la citation fondatrice, littérale et contrôlable (§4) ; à l'autre, la référence collective anonyme ou l'autocitation institutionnelle, qui relèvent d'usages plus fermés et plus problématiques de l'autorité en discours politique.

Cette critique gagne cependant à être replacée dans une histoire plus longue des rapports au texte fondateur. Tiphaine Samoyault (2001) associe cette révérence à la mémoire mélancolique de l'écriture, bien antérieure au marxisme-léninisme. La Bruyère ouvrait déjà ses *Caractères* sur l'idée que « tout est dit, et l'on vient trop tard » ; Montaigne et Pascal ont, chacun à leur manière, répondu à cette inquiétude en reprenant le texte ancien plutôt qu'en cherchant simplement à le réfuter. Dans cette perspective, l'unification de Marx et de Lénine en une même source ou l'intégration d'une formule léniniste jusqu'à l'allusion non marquée ne peuvent être réduites à une seule stratégie de domination idéologique. Elles prolongent aussi une posture d'écriture plus générale : lorsqu'un texte est tenu pour fondateur, le discours qui vient après cherche moins à s'en distinguer qu'à l'incorporer. La critique benthamienne de l'autorité usurpée et l'analyse de Samoyault sur la mémoire de l'héritage désignent ainsi une même tension : le discours second se légitime en brouillant progressivement la limite entre sa propre voix et celle du texte premier dont il se réclame.

Un dernier élément mérite d'être versé à cette lecture critique. Galebayi (2021, p. 135) rapporte un mot de Ngouabi lui-même sur son rapport au marxisme-léninisme, prononcé au sujet de son propre ouvrage : « C'est un livre ouvert et non un dogme » (Ngouabi, 1975, p. 32). L'auteur associe cette formule à « une vaste culture générale, une opposition au dogmatisme d'école » chez le président congolais. Elle entre pourtant en tension productive avec l'analyse développée plus haut (§2) du discours marxiste-léniniste comme discours constituant au sens de Maingueneau (2004), c'est-à-dire comme discours qui traite son texte fondateur à l'égal d'un texte sacré. Le régime citationnel étudié dans cet article — fusion de Marx et de Lénine en une source unique, absorption progressive de la citation jusqu'à l'allusion non marquée, effacement des attributions individuelles au profit d'une autorité collective — correspond, empiriquement, à un usage du texte fondateur bien plus proche du dogme que ne le suggère la formule programmatique de Ngouabi. Cet écart entre l'intention affichée d'ouverture doctrinale et la pratique citationnelle observée dans ses discours ne dément pas notre analyse ; il en confirme plutôt la portée, puisqu'il illustre exactement le mécanisme décrit à la section 12 : ce que le discours affirme explicitement (l'ouverture, le refus du dogme) et ce

qu'il présuppose par sa forme citationnelle (la clôture doctrinale) peuvent diverger sans qu'aucune contradiction explicite n'apparaisse jamais à la surface du texte.

Conclusion

L'analyse de l'implicite menée dans la section précédente confirme la thèse centrale de cet article : dans le discours politique de Marien Ngouabi, l'intertextualité constitue une véritable technique argumentative, dont les formes diverses produisent des effets persuasifs distincts. En effet, notre article a montré l'attachement de Marien Ngouabi à la citation fondatrice du canon marxiste-léniniste qui établit le socle doctrinal de son propos et lui transfère l'autorité reconnue de ses sources. Nous avons aussi remarqué que Marien Ngouabi recourt aux idées de Mao Zedong. Ce recours révèle les limites de ce procédé lorsque l'autorité peut être trahie, récupérée ou mobilisée au service de thèses opposées. Également, nous avons vu, chez Marien Ngouabi, que l'évocation des martyrs déplace, quant à elle, l'intertextualité du texte vers l'événement biographique et introduit un pathos que la citation doctrinale seule ne produit pas. Pour Marien Ngouabi, lorsque la citation est un argument motivé contre l'adversaire politique, elle devient un instrument de disqualification. Enfin, l'autocitation atteste, par le retour sur sa propre parole, la cohérence temporelle revendiquée par Marien Ngouabi dans ses discours idéologiques.

Outre cela, nous avons identifié ces cinq régimes de l'intertextualité dans les discours de Marien Ngouabi. Chez Marien Ngouabi, l'intertextualité n'est jamais un geste uniforme. Elle s'inscrit dans un continuum de stratégies d'appropriation, de la citation explicitement signalée à l'allusion si intégrée qu'elle se confond avec le discours lui-même. Cette gradation dessine une véritable politique de la lecture. Le militant idéal est celui pour qui citer Marx ou Lénine n'a plus besoin d'être marqué, parce que cette langue constitue déjà le cadre de sa pensée et de sa parole. Cet idéal d'assimilation doctrinale sert alors à mesurer les écarts et autorise le discours à identifier, nommer puis disqualifier ceux qui, comme Diawara, se réclament du marxisme sans en avoir pleinement intériorisé le texte. Loin d'ajouter un simple vernis érudit au discours révolutionnaire chez Marien Ngouabi, l'intertextualité devient ainsi un instrument efficace de police doctrinale, puisqu'elle évalue l'orthodoxie de chacun à l'aune de sa fidélité citationnelle.

Une enquête limitée à un seul ouvrage de Marien Ngouabi appelle naturellement un prolongement comparatif. Il serait utile de confronter ses pratiques citationnelles relevées à celles d'autres discours révolutionnaires africains contemporains, notamment ceux de Sékou Touré, dont le nom apparaît dans ses discours comme destinataire de citations implicites de courtoisie, ainsi que ceux d'Agostinho Neto et de Samora Machel, dirigeants des mouvements de libération lusophones auxquels Ngouabi apporta, comme on l'a montré un soutien diplomatique constant. Une telle comparaison permettrait de déterminer si la hiérarchie observée — Marx et Lénine majoritairement cités, Mao mobilisé de façon ambivalente, les martyrs convoqués sans citation textuelle, l'adversaire cité pour être discrédité- relève d'une rhétorique propre à Ngouabi ou d'un héritage plus largement partagé par les discours marxistes-léninistes africains de la période. Elle permettrait aussi de tester la corrélation entre régime de citation et scène d'énonciation : citation doctrinale destinée à l'auditoire militant, citation diplomatique réservée à l'auditoire international.

La diversité de ces régimes invite enfin à nuancer l'image, parfois trop uniforme, d'un discours révolutionnaire africain simplement calqué sur les modèles soviétique et chinois. A ce point, les discours de Marien Ngouabi révèlent, au contraire, un travail intertextuel constamment ajusté à son auditoire, mais aussi au moment de son énonciation. Ses emprunts les plus denses à Marx et

Lénine se concentrent notamment dans les discours qui suivent les grandes crises internes, en particulier après le putsch manqué de février 1972, comme si le retour au texte fondateur servait alors à la fois de réassurance doctrinale et d'argument adressé à ses adversaires politiques. Donc, nous pouvons souligner que l'intertextualité de Marien Ngouabi n'est pas seulement un argument pour convaincre son public ; elle agit aussi sur lui-même, qui trouve dans le texte cité l'assurance que son action s'inscrit dans une continuité qui la dépasse et la légitime.

Bibliographie

Amossy, R. (2000). *L'argumentation dans le discours*. Nathan.

Bakhtine, M. (1984). *Esthétique de la création verbale* (A. Aucouturier, trad.). Gallimard.

Barthes, R. (1975). *Roland Barthes par Roland Barthes*. Seuil.

Bentham, J. (1824). *The Book of Fallacies*. John and H. L. Hunt.

Carroll, D. (2010). Justice maintenant : qu'une mère a-t-elle affaire dans la justice ? *Synergies Inde*, 5, 61-72.

Charaudeau, P. (2005). *Le discours politique : les masques du pouvoir*. Vuibert.

Compagnon, A. (1979). *La seconde main ou le travail de la citation*. Seuil.

Ducrot, O. (1972). *Dire et ne pas dire : principes de sémantique linguistique*. Hermann.

Ducrot, O. (1984). *Le dire et le dit*. Minuit.

Galebayi, R. C. (2021). *Le Commandant Marien Ngouabi (1938-1977) : Un leader charismatique et un modèle pour l'Afrique*. L'Harmattan Congo-Brazzaville.

Genette, G. (1982). *Palimpsestes : la littérature au second degré*. Seuil.

Grice, H. P. (1975). Logic and conversation. Dans P. Cole et J. L. Morgan (dir.), *Syntax and Semantics, Vol. 3: Speech Acts* (p. 41-58). Academic Press.

Kerbrat-Orecchioni, C. (1986). *L'implicite*. Armand Colin.

Kristeva, J. (1969). *Séméiotikè : recherches pour une sémanalyse*. Seuil.

Lénine, V. I. (1902/1966). *Que faire ? Les questions brûlantes de notre mouvement*. Éditions sociales.

Lénine, V. I. (1904/1968). *Un pas en avant, deux pas en arrière*. Éditions sociales.

Lénine, V. I. (1920/1967). *La maladie infantile du communisme (le « gauchisme »)*. Éditions sociales.

Locke, J. (1690/1972). *Essai philosophique concernant l'entendement humain* (P. Coste, trad.). Vrin.

Marx, K. (1844/1972). *Manuscrits de 1844 : Économie politique et philosophie* (É. Bottigelli, trad.). Éditions sociales.

Marx, K. (1845/1968). Thèses sur Feuerbach. Dans K. Marx et F. Engels, *L'idéologie allemande*. Éditions sociales.

Ngouabi, M. (1975). *Vers la construction d'une société socialiste en Afrique*. Présence Africaine.

Obenga, T. (2020). Préface. Dans R. C. Galebayi, *Le Commandant Marien Ngouabi (1938-1977) : Un leader charismatique et un modèle pour l'Afrique* (p. 7-9). L'Harmattan Congo-Brazzaville.

Perelman, C., et Olbrechts-Tyteca, L. (2008). *Traité de l'argumentation : la nouvelle rhétorique* (6e éd.). Éditions de l'Université de Bruxelles. (Ouvrage original publié 1958)

Plantin, C. (2016). *L'argumentation : histoire, théories et perspectives*. Presses universitaires de France.

Samoyault, T. (2001). *L'intertextualité : mémoire de la littérature*. Nathan.